

Georg Petz nous entraîne dans un mode crépusculaire empreint de mélancolie, où l'humanité est condamnée au "régrès".

« Je tire l'histoire à moi, l'entrefilet. Je l'envahis et m'y installe, y prends mes aises, en parasite, me l'incorpore jusqu'à ce que les membranes séparant nos deux organismes s'interpénètrent entièrement et qu'il soit impossible de discerner où finit le corps propre et où commence le corps étranger. » La nouvelle dont sont extraites ces lignes a pour protagoniste un livreur de journaux, écrivain raté qui, soucieux de ne pas renoncer définitivement à la fiction, lit à voix haute à trois abonnés, lors de tournées nocturnes, des articles de presse entièrement « parasités » par son imaginaire – et vampirise son auditoire. Ailleurs, c'est une jeune étudiante en taxidermie qui, attirée par les perspectives d'emploi aussi vagues qu'ambiguës que lui fait miroiter un cynique professeur, se voit exploitée par ce dernier qui lui confie des tâches de plus en plus délicates de naturalisation d'animaux, tout aussi prédateurs que lui-même. Altérées, les structures « hôtes » le sont ainsi principalement par la langue, arme de prédilection des créatures nocturnes que sont ces séduisants parasites.

La cloison entre organismes parasites et organismes parasités n'est toutefois pas aussi étanche qu'on pourrait a priori l'imaginer. Ainsi de ce sculpteur qui, soucieux de métamorphoser en pierre, garant d'immortalité et d'éternité, le livreur de journaux dont il a été question plus haut, se voit à son tour phagocyté par ce dernier et réduit à l'état de sculpture ornementale.

Quant à l'humanité et son histoire passée, présente et future, loin de s'acheminer vers un quelconque progrès, elle ne consiste au contraire qu'en une « alternance constante d'un commencement et d'une fin et d'un recommencement, un cercle fermé sur lui-même à l'infini. La voie pérenne du régrès. » C'est du moins ce que révèle un mystérieux miroir, véritable fenêtre sur l'histoire et dont l'explosion finale fait figure de révélateur du caractère illusoire de la connaissance humaine. Et lorsqu'un étrange phénomène météorologique fait s'abattre sur la côte espagnole septentrionale une grêle d'animaux marins, le « régrès » donne lieu à une véritable vision apocalyptique où le brouillard, tel Saturne dévorant ses enfants, « ne couvait des figures que pour ensuite les engloutir. »

Nimbées d'une atmosphère crépusculaire de ruine et de déclin, ces quatre nouvelles de Georg Petz exercent une véritable fascination sur le lecteur qui, tout comme les personnages, sortira de cette lecture transformé, métamorphosé. Ne sont bien entendu pas étrangers à cette fascination les nombreuses images et métaphores, mais aussi – et peut-être surtout – les échos sonores, le rythme et le phrasé, tantôt legato, tantôt ostinato, de ce qui pourrait être une envoûtante « anatomie de la mélancolie ».